

laissent dans l'ombre la musique elle-même et ses dimensions symboliques dont l'étude est nécessaire à la compréhension des mécanismes construisant les représentations sociales qui lui sont associées. Catherine Rudent avait elle-même souligné naguère que «l'approche musicologique de ces répertoires est la seule qui puisse prendre en compte l'organisation sonore de façon précise» (Rudent 1998). L'état des lieux que dresse *Made in France* est extrêmement stimulant<sup>3</sup> mais il ne pouvait être exhaustif ; il ouvre des pistes qui pourraient permettre d'allonger la liste des objets de recherches qui y sont traités (mouvement folk des années 1960 et 1970 ; musiciens de «balloche» ; composition par ordinateur ; télé-réalité musicale ; influence des musiques coloniales et postcoloniales, entre autres) ; il ne peut donc qu'inspirer le développement des recherches dans ce champ et encourager la réflexion méthodologique.

DENIS-CONSTANT MARTIN

### Références

BAKHTINE Mikhaïl

1970 *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge et sous la Renaissance*, traduit du russe par André Robel, Paris, Gallimard.

MORIN Edgar

1965 «On ne connaît pas la chanson», *Communications*, 6, 1965 : 1-9.

1994a «Salut les copains», *Le Monde*, 6 et 7 juillet 1963, reproduit dans Morin 1994.

1994b *Sociologie*. Paris : Fayard (Points essais 276).

RUDENT Catherine

1998 «Analyse musicale des musiques populaires modernes : un état des lieux», *Musurgia* 5 (2) : 21-28.

TEILLET Philippe

1993 «Sur une transgression : la naissance de la politique du rock», *L'Aquarium* 11-12 : 73-85.



### **Christine GUILLEBAUD, dir. : *Toward an Anthropology of Ambient Sound***

New York/Londres : Routledge, Anthropology series, 2017. 239 p. Accompagné d'une plateforme de 57 exemples audio et vidéo en ligne : [http://milson.fr/routledge\\_media](http://milson.fr/routledge_media)

*Toward an Anthropology of Ambient Sound* s'inscrit dans la continuité des recherches interdisciplinaires qui, depuis les années 1990, se sont focalisées sur l'étude des expériences sensorielles d'un point de vue anthropologique. A partir des terrains ethnographiques qui sont géographiquement et culturellement très

<sup>3</sup> De ce point de vue, il serait bienvenu qu'en soit proposée une traduction française ; elle n'est pas, semble-t-il, envisagée pour le moment mais ne

devrait pas soulever d'immenses difficultés dans la mesure où la plupart des textes ont d'abord été rédigés en français.

variés, les auteurs de ce collectif s'intéressent aux contextes sociaux de la production et de la perception des sons et mettent en lumière la dimension culturelle de l'écoute. Ils proposent également de développer le champ d'étude sur le son pour qu'il inclue des catégories sonores qui en étaient auparavant exclues. Les sons considérés comme bruits, le silence et les sons de la nature ont pour l'anthropologue la même valeur épistémologique que la musique et la parole. L'ensemble des contributions de cet ouvrage porte ainsi sur les manières dont les différentes manifestations sonores produisent des relations sociales.

L'éditrice de ce collectif, Christine Guillebaud, aborde dans l'introduction certains volets conceptuels indispensables à la compréhension de l'approche anthropologique dans l'étude du sonore et de l'écoute. Prenant une tournure différente de l'acoustique environnementale, cette approche met notamment en question le concept de « paysage sonore » hérité des travaux du pionnier de l'acoustique, Murray Schafer (1977) et nous invite à problématiser le son en termes de « milieu sonore ». Plus loin dans le livre (chapitre 4), Guillebaud décrit le milieu sonore comme « un univers composite fait des sons produits, perçus et entendus intentionnellement ou d'une autre manière ». Cette définition du terme « milieu » évoque l'idée de la présence au cœur de l'expérience sonore. Cette présence, n'étant pas seulement spatiale, implique une immersion dans différents contextes aussi bien sensoriel que socioculturel (Féraud 2013). L'immersion in situ nous permet d'effacer la distinction entre les processus de production et de réception du son. Comme le dit Jean-Paul Thibaud (2013), « en entendant un son, on entend aussi la manière dont le son est produit ». Pour questionner les manières de fabriquer les milieux sonores, les auteurs de cet ouvrage s'engagent ainsi à effectuer des ethnographies de pratiques ordinaires de la vie quotidienne et des sons ordinaires qui se produisent en marge des activités humaines.

Les onze contributions de cet ouvrage collectif sont organisées en quatre parties introduisant chacune un onglet différent de la recherche sur le sonore.

La première partie, « Listening into Others », évoque par son titre la place donnée à l'aspect relationnel et à l'inscription du sonore dans les rapports sociaux. Les trois chapitres regroupés dans cette partie traitent de trois types d'interactions sociales générés par le biais du son sur trois terrains différents.

Dans le premier chapitre, Olivier Féraud nous expose son ethnographie d'une action sonore, celle des pratiques pyrotechniques de la célébration du Nouvel An dans les quartiers populaires de Naples. La réflexion de Féraud, comme il le précise (p. 23), est essentiellement basée sur le sens du terme anglais « noising » en tant que moyen d'investigation intentionnelle de l'espace.

Une anthropologie historique est appliquée dans l'étude d'Anne Damon-Guillot (chapitre 2) sur des descriptions des missionnaires catholiques des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles qui ont rapporté des espaces sonores sur la terre éthiopienne. Les dichotomies comme « musique/bruit » et « ordonné/sans ordre » qui apparaissent dans le discours des missionnaires dans la description de deux univers

sonores semblables, l'un européen et l'autre éthiopien, démontrent comment les capacités perceptives des individus, conditionnés par leur environnement socio-culturel, informent leur écoute de l'«autre».

L'article de Tripta Chandola (chapitre 3) analyse la dominance sonore des pratiques verbales obscènes des femmes du bidonville de Dehli afin de démontrer comment ces pratiques modifient les rapports de pouvoir et les hiérarchies patriarcales-spatiales aussi bien au sein de cette communauté qu'en rapport avec d'autres catégories sociales.

Le thème central des chapitres mentionnés ci-dessus est le rôle du son dans l'appropriation territoriale et la conduite des rapports conflictuels. En considérant le son comme un moyen d'interaction dans les espaces publics, les auteurs de ces chapitres démontrent, comme le dit Guillebaud dans son introduction synthétisant l'ouvrage (p. 11), «la capacité des milieux sonores ordinaires à constituer, renforcer et/ou contester des ordres sociaux» ainsi qu'à établir ou à rompre un rapport social.

La deuxième partie, «Sound Displays and Social Effects», réunit deux textes ayant comme objet l'aspect collectif de la perception et l'effet directif des dispositifs sonores sur la coordination des comportements humains dans les espaces publics. Centré sur la dimension sensorielle de l'espace, l'article de Christine Guillebaud (chapitre 4) illustre les techniques vocales mises en œuvre dans les gares routières en Inde du Sud dans le but d'attirer l'attention des voyageurs dans le contexte compétitif et de la densité des sources sonores. Le rôle du son dans ce contexte n'est pas uniquement d'attirer l'attention des passagers, mais aussi de produire des actions/réactions (*affordances*) ou de provoquer une modification dans les actions des auditeurs.

Cet aspect réactionnel est au cœur de l'article de Pierre Manea (chapitre 5) sur l'usage des cloches électriques pour façonner les comportements des voyageurs dans les gares japonaises. En illustrant un historique des pratiques sonores informatives en usage dans les gares japonaises depuis 1945, Manea s'intéresse aux manières dont le son amène les voyageurs à adopter des postures particulières, de l'écoute et du mouvement adaptées aux caractéristiques spatiales et fonctionnelles d'une gare.

La troisième partie de l'ouvrage intitulée «Sound Identity and Locality» comprend quatre chapitres centrés sur l'appréciation des milieux sonores. Dans le chapitre 6, Heikki Uimonen se base sur des enquêtes ethnographiques réalisées dans un village écossais de 1975 à 2011 (par différentes équipes de recherche, à commencer par celle du *World Soundscape Project*) afin d'élucider les changements des espaces sonores du village et les manières dont ses habitants écoutent et construisent leur univers sonore en fonction de ces changements. L'approche diachronique appliquée dans cette étude vise à connaître non seulement les modalités de la verbalisation des expériences sonores, mais aussi leur évolution au cours du temps.

Partant de l'idée que chaque langue reflète la manière dont ses locuteurs fabriquent leur univers perceptif, Vincent Battesti (chapitre 7) envisage les façons dont les habitants du Caire parlent de leurs environnements sonores. Les entretiens qu'il mène avec des Cairotes, munis d'un dispositif d'écoute binaurale, démontrent également comment les sons contribuent à la construction de l'identité des lieux et au rapport de familiarité que les individus établissent avec les lieux qu'ils fréquentent.

Les deux articles suivants concernent plus particulièrement la transformation des milieux sonores. Iñigo Sánchez présente (chapitre 8) une ethnographie des espaces sonores d'un quartier de Lisbonne pour marquer l'interdépendance entre les changements des environnements sonores et les plans de rénovation urbaine.

L'article de Claire Guiu (chapitre 9) sur les sonorités du développement et de la croissance urbains à Barcelone, nous invite pour sa part à découvrir la ville et ses changements à travers le son. L'objectif est de démontrer comment la reconfiguration de l'espace sonore mène à la transformation ou à la requalification des dynamiques d'un lieu donné.

«Sound Arts and Anthropolgy» est le titre de la quatrième partie de l'ouvrage qui comprend deux chapitres centrés sur des manifestations artistiques forgées à partir d'expériences sonores. Le chapitre 10 rédigé par Jean-Charles Depaule sur la poésie sonore porte sur l'implication des sons et des milieux sonores en tant que matériaux bruts dans la création des formes poétiques non verbales.

Les capacités des sons à réanimer et à représenter les mémoires collectives liées à l'espace sont exposées dans l'article de Vincent Rioux (chapitre 11). L'auteur démontre comment les matériaux sonores issus d'un espace en voie de disparition (une passerelle à Choisy-le-Roi) sont réemployés dans une performance musicale (*live-coding*) et dansée improvisée qui produit à son tour sur le même espace une ambiance sonore en constante évolution et qui génère de nouvelles interactions sociales.

Un épilogue rédigé par Jean-Paul Thibaud clôt l'ouvrage en soulignant les thématiques communes des articles et les problématiques importantes qu'ils mettent en question.

Les différents chapitres du livre proposent des catégories analytiques nouvelles ainsi que des termes inédits qui facilitent la conceptualisation des expériences sonores. De plus, les extraits vidéos et sonores fournis avec la plupart des chapitres aident le lecteur à mieux comprendre les caractéristiques des milieux sonores discutés dans ce livre.

Je ne peux que conclure en soulignant le succès de ce collectif à réunir des travaux de recherche méthodologiquement variés autour d'objectifs communs : attirer l'attention sur le rôle du son dans la vie sociale et introduire en particulier le son ordinaire comme un objet de recherche en anthropologie.

## Références

- FERAUD Olivier  
2013 «Ethnographier les environnements sonores», in Paul-Louis Colon, dir.: *Ethnographier les sens*. Collection «Anthropologiques». Paris: Petra: 117-144.
- SCHAFER Murray  
1994 (2<sup>e</sup> éd.) *The Soundscape: Our Sonic Environment and the Tuning of the World*. Rochester: Destiny Books.
- THIBAUD Jean-Paul  
2013 «Donner le ton aux territoires», in Paul-Louis Colon, dir.: *Ethnographier les sens*. Collection «Anthropologiques». Paris: Petra: 235-255.



### **Thomas R. HILDER, Henry STOBART & Shzr Ee TAN, dir.:** ***Music, Indigeneity, Digital Media***

Rochester: University of Rochester Press, 2017. 224 pages

Publié dans la collection «Eastman/Rochester Studies in Ethnomusicology», *Music, Indigeneity, Digital Media* est le fruit d'un symposium du même nom, organisé en avril 2010 au Département de Musique de l'Université de Londres. Dirigé par Thomas R. Hilder, à l'époque post-doctorant en musicologie à l'Université de Bergen, en Norvège (devenu depuis professeur de cette même institution), Henry Stobart et Shzr Ee Tan (tous deux professeurs au Département de Musique Royal Holloway de l'Université de Londres), cet ouvrage est constitué de sept articles, d'un entretien et d'une dense introduction. En adoptant une perspective interdisciplinaire faisant dialoguer chercheurs internationaux et musiciens, *Music, Indigeneity, Digital Media* se penche sur l'impact de l'utilisation des technologies numériques dans la création et la consommation de musiques par des populations autochtones<sup>1</sup> de diverses origines.

Dévoilant ainsi de nouvelles perspectives sur les processus actuels de création, de diffusion et de transmission – à partir de la mise en évidence des connections et des contrastes existant entre des exemples provenant des cinq continents – ce livre représente une contribution majeure dans le domaine des recherches portant sur les musiques autochtones contemporaines et leurs rapports avec les phénomènes de globalisation culturelle, économique et sociale. Affichant l'ambition initiale de «documenter, analyser et théoriser des pratiques musicales actuelles dans des contextes spécifiques autochtones» (p. 2), ce livre

<sup>1</sup> Largement utilisé dans le monde anglophone, le terme *indigenous* («indigène») et son dérivé *indigeneity* («indigénéité») trouvent une résonance péjorative en français, en ce qu'ils renverraient «à la nature, au précédent historique, à la simplicité, à l'égalité et à l'harmonie, mais aussi

à l'état de sous-développement, de sauvagerie, de guerre généralisée et de désordre» (Friedman 2009: 33). Nous leur préférons donc les termes d'«autochtone» et d'«autochtonie», tels qu'utilisés par exemple au Canada et repris par plusieurs penseurs postcolonialistes francophones.